



L'Arbre vagabond

BAR À VINS – LIBRAIRIE

Résultats du concours de nouvelles 2023

Nous avons reçu soixante-dix nouvelles de toute la France
et les trois gagnants sont :

Évelyne Chotteau

Devant la cheminée

Gabriel Huguet-Rieutord

La peur du noir

Valérie Steiner

Toute une vie avec Didier

Retrouvez ces trois nouvelles ci-dessous.

Un grand bravo aux gagnants et à tous les participants.

Évelyne Chotteau

DEVANT LA CHEMINÉE

Gisèle était pourtant bien sûre d'avoir entendu quelque chose. C'était déjà la deuxième fois qu'elle se levait de sa chaise pour examiner le coin de la pièce à vivre où se dressait le cantou, avec l'ancienne cheminée flanquée de son four à pain. Elle n'avait jamais voulu qu'on la remplace par un foyer en fonte moderne, « un insert », comme disaient les jeunes. Et puis quoi encore ? Non, non, elle aimait trop ces belles flambées odorantes, qui vous réchauffent l'âme autant que le corps, quand la burle enrage contre les murs de pierre et que personne n'a pu monter à la ferme depuis des jours à cause des congères. Non pas qu'elle fût contre la modernité, non, ce n'était pas ça non plus. Elle appréciait le chauffage central qu'on lui avait installé, avec l'eau chaude à volonté, tout comme les doubles vitrages, qui tenaient le gel en respect l'hiver et la protégeaient des grosses chaleurs d'août. Dame ! C'est qu'à plus de quatre-vingts ans, on ne refuse pas un peu de confort. Mais la cheminée, ça, elle y tenait. D'autant que c'était son Jacques qui l'avait restaurée, au moment de la retraite. Hélas, il n'en profiterait plus. Une bête crise cardiaque, voilà six mois, et elle s'était retrouvée seule. Elle soupira en regagnant la table, d'où son fils, Pierre, l'observait en sirotant un minuscule verre de goutte, celle du grand-oncle, l'Octave.

— Tu vois maman, je t'avais bien dit que tu avais rêvé.

Elle ne répondit pas. Elle avait l'habitude qu'on la crût parfois un peu désorientée, comme la vieille qu'elle était. Gisèle s'en moquait, elle savait bien ce qu'elle avait entendu, elle. Elle connaissait par cœur le moindre craquement des poutres antiques, le plus petit gémissement du plancher de chêne de l'étage, les glouglous discrets des tuyaux du chauffage, le sifflement agacé du vent dans la cheminée. Et ce qu'elle avait perçu, ce petit grattement mêlé à une sorte de gémissement, qu'elle distinguait encore, il était inhabituel. Nouveau. Pas inquiétant, il lui en fallait beaucoup plus. Mais intrigant. Bah... elle finirait bien par trouver. Elle ne voulait pas gâcher le temps passé avec son fils pour un bruit. Il habitait désormais à Grenoble, avec sa famille, et ne pouvait venir la voir qu'une fois par mois. Tantôt avec sa femme et les enfants, tantôt seul, comme aujourd'hui. Elle adorait sa belle-fille et les petits, mais, elle avait un peu honte de se l'avouer, elle savourait par-dessus tout ces moments passés seule

avec lui. Pensez, un fils unique ! Elle le regrettait, mais c'était ainsi. La vie décide... Oh, ils avaient bien essayé de la convaincre de déménager près de chez eux, mais elle avait refusé, évidemment. Pas question de quitter la maison où elle était née, encore moins sa montagne. Ne plus admirer chaque matin la silhouette familière du Mézenc dans le soleil levant, par la fenêtre de la cuisine, elle ne pouvait même pas l'imaginer. Ils avaient argué de la solitude, des risques, de sa santé. Sa santé était encore bien assez bonne et les risques, ma foi, elle les assumait. Si elle devait mourir, alors soit, elle avait eu une belle vie, ce serait sans regrets. Quant à la solitude...

— Tu as revu le fantôme ?

Ah ! Voilà qu'il remettait ça sur le tapis. Elle n'aurait jamais dû l'évoquer. Depuis, elle voyait bien qu'il s'inquiétait encore plus. Il la croyait probablement à demi sénile. Elle hésita. Devait-elle faire taire son amour propre pour le rassurer, ou persister ? Son orgueil fut le plus fort. C'est qu'elle n'avait jamais accepté de se faire marcher sur les pieds, ni rabrouer injustement. Honnête, certes, mais fière !

— Ce n'est pas n'importe lequel, c'est ton père ! Et oui, je l'ai revu. Je le revois même tous les soirs. On se tient un peu compagnie quand je soupe et jusqu'au moment où je me couche. Sauf quand j'ai quelqu'un, comme ce soir, bien sûr.

— Maman !

— Quoi, maman ? Puisque je te le dis !

— Tu te fais peur avec ces bêtises !

— Peur ? Mais pas du tout... je suis contente qu'il soit resté de ce côté. Il doit bien s'ennuyer un peu, vu qu'il peut rien faire et que c'était pas dans ses habitudes. Voistu, il a tout son temps maintenant et il a décidé de m'attendre. Ça le gêne pas et ça nous fait plaisir à tous les deux.

— Maman...

— Bon, bon... n'en parlons plus ! C'est pas pour ça que je suis pressée de faire comme lui, ne te soucie pas. J'ai envie de voir grandir mes petits enfants !

Et elle le souhaitait sincèrement. Pourtant... il lui arrivait bien souvent de songer, quand les journées s'étiraient un peu trop, quand le sommeil, cet ami inconstant, la fuyait, qu'il était plus que temps qu'elle rejoigne son Jacques et qu'ensemble ils passent de l'autre côté. Pour ne pas que son garçon devine ses pensées, elle croqua avec gourmandise la dernière moitié de son sucre imbibé de goutte, se leva, entreprit de débarrasser la table et de laver la vaisselle. Du coin de l'œil, elle vit avec plaisir Pierre se lever, arranger d'une main experte des brindilles et du petit bois dans l'âtre

avant d'y mettre le feu. Bientôt, trois belles bûches flambaient joyeusement, et ils durent reculer un peu leur fauteuil pour boire leur infusion. La soirée s'écoula, paisible et douce.

Gisèle se releva aux alentours de minuit. Elle s'était endormie rapidement, mais sa vessie pleine l'avait éveillée, comme souvent, et elle était descendue se soulager. Le bruit. Elle entendait à nouveau clairement, dans la maison silencieuse, le grattement mêlé à une plainte légère. Une souris dans les murs ? Peut-être... Elle traversa la salle pour approcher du foyer d'où il lui semblait que provenait le son. Quelques braises achevaient de s'y consumer et une douce chaleur en émanait, qu'elle savoura un instant, l'oreille tendue. Une silhouette impalpable, presque transparente se matérialisa non loin d'elle. Elle détailla l'apparition, sereine. Elle reconnut, comme chaque fois, le beau costume qu'elle avait demandé qu'on lui mette pour son enterrement. Il était beau son Jacques, tout de même ! Le revenant tendit une main vaporeuse, sembla désigner le vieux four à pain à l'ouverture condamnée. *Le four !* Gisèle secoua la tête. Mais bien sûr ! Pourquoi n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? Elle colla son oreille à la paroi de briques tiédie par le feu de la soirée. Le grattement et le gémissement se firent plus forts, plus clairs. Quelque chose était enfermé là-dedans. Elle prit sa décision aussitôt, se retourna et... se retrouva face à Pierre, pâle et la bouche entrouverte de stupéfaction incrédule. Son regard ne pouvait se détacher de la forme blanchâtre dressée près de sa mère, qui semblait... oui, c'était ça, qui paraissait le dévisager avec cette tendresse mêlée de malice dont son père avait le secret.

— C'est ton père, je te l'avais bien dit, le rassura-t-elle. Ça surprend un peu au début, mais on s'y fait vite. Reste pas planté là, viens plutôt m'aider. Il y a une bête qui s'est coincée dans le vieux four.

Pierre tourna les yeux vers elle, et quand il les ramena sur l'apparition, une seconde plus tard... rien ! Voilà que lui aussi voyait des fantômes à présent ! Non. Qu'il croyait voir des fantômes. Il se persuada qu'il ne fallait pas contrarier sa mère et se hâta de lui prêter main forte, malgré l'heure incongrue.

Impossible d'accéder à la construction par l'extérieur. La voûte à demi effondrée disparaissait sous les broussailles. Le père n'avait pas eu le temps de la restaurer comme il le projetait. Il leur fallut desceller les briques qu'il avait mises en place pour en murer la porte étroite. Heureusement, il avait utilisé du plâtre en couche mince et ce fut relativement facile. Pierre se pencha alors avec prudence par l'ouverture ainsi dégagée, une lampe torche à la main. Il fut surpris de constater que la majeure partie de la structure demeurait intacte, seul le fond s'était affaissé et on y voyait se dresser

des tiges de ronces noires. Il se promet de la remettre en état, dès les prochaines vacances. Ce serait bien d'y faire cuire du pain, comme autrefois, avec les enfants. On pourrait aussi y préparer des pizzas. La voix de sa mère le ramena au moment présent. C'est-à-dire au milieu de la nuit, les épaules et les cheveux poussiéreux, en pyjama.

— Tu vois quelque chose ?

Il promena le faisceau de sa lampe sur la sole de lave noircie par l'usage, et découvrit, tremblant de peur dans un recoin, un jeune chiot terrorisé. Il s'étira, engageant l'épaule dans la trouée, et tendit la main. Il parvint tout juste à saisir délicatement du bout des doigts, par la peau du cou, la petite bête affolée.

Gisèle tient le chiot dans ses bras et lui caresse la nuque avec délicatesse. Nourri, rassuré, l'animal l'a déjà adoptée. C'est un petit bâtard, un sympathique corniaud à peine sevré. Perdu, il a dû errer jusqu'à trouver refuge là, puis n'a plus su ressortir. Gisèle lève la main et l'agite pour saluer le départ de Pierre qui rentre chez lui. Il a été particulièrement bavard ce matin, malgré le manque de sommeil, comme pour exorciser les curieux événements de la nuit. Il a fallu remettre en place les briques, faire un peu de nettoyage, prendre une décision pour le chien... Elle a à peine hésité. Un engagement de quinze ans maximum, et à ce moment-là, il sera plus que temps pour elle. D'ailleurs, elle se demande si Jacques n'y est pas pour quelque chose. Elle lui avait dit qu'elle souhaitait le rejoindre au plus vite. Alors voilà, maintenant qu'elle a choisi d'assumer cette responsabilité, plus question de partir. Bon. Va pour quinze ans. Elle, le fantôme et le chien. Pour affronter ensemble les longues journées d'été et les nuits de l'hiver. Elle se voyait déjà devant le feu, en train d'éplucher des châtaignes brûlantes ou de tricoter pour les petits, la tête de son nouveau compagnon sur les genoux, la silhouette transparente immobile à la lisière de son champ de vision. Elle avait encore des bonheurs à vivre. Seule, c'est possible... Mais... *à trois, c'est mieux.*

Gabriel Huguet-Rieutord

LA PEUR DU NOIR

Gisèle était pourtant bien sûre d'avoir entendu quelque chose, un grincement peut-être ? Ou bien était-ce des pas ? Cela l'avait tiré d'un sommeil qu'elle avait eu du mal à trouver sur cette vieille chaise toute roide. Sa grosse veste lui tenait chaud dans le hall du musée et sa montre trop serrée indiquait une heure du matin. Elle ouvrit un œil et scruta la grande salle vide, elle écouta attentivement les différents bruits, le ronronnement sourd du chauffage, les roucoulements des pigeons sur le toit, le bruit d'une voiture qui passe... Rien d'inhabituel. Elle ne vit rien de bizarre non plus, le vélo en papier était toujours au centre de la pièce, tous les tableaux à leur place, et pas d'intrus, même animal. Elle se leva pourtant par acquis de conscience, ses jambes engourdis protestèrent mais elle se força et commença à marcher en resserrant son manteau. De la vapeur sortait de sa bouche lorsqu'elle respirait, il faisait très froid à l'intérieur malgré le chauffage. Elle fit le tour de la pièce puis elle alla dans le couloir de droite, passant dans la section Photographie.

Il y avait, depuis quelques jours, une exposition de photographies sur l'hôpital, on y voyait des photos de personnels soignants, de chambres, de médicaments et surtout de malades. Gisèle avait appris, en dix-sept ans de garde, à regarder et étudier les œuvres sans les juger, sans se dire par exemple « Tiens, celle-là je la préfère à celle-ci, s'il y avait un incendie je la sortirais en premier » pour des raisons d'équité, de sens du devoir, et de conscience morale aussi. Mais il y avait une photo qu'elle n'avait pas pu s'empêcher de trouver tout de suite particulièrement laide, et particulièrement dérangeante. Un vieil homme presque gris, amaigri et assis par terre dans un couloir, absolument seul. Elle ne savait pas si c'était l'état du vieil homme, le fait qu'il soit assis par terre ou bien qu'il soit seul qui la dérangeait, elle ne comprenait pas non plus pourquoi elle éprouvait une telle répugnance pour cette photographie, elle qui était si pragmatique et si neutre d'habitude. Mais bien sûr elle faisait quand même sa ronde ici, il n'était pas question qu'elle effectue mal son travail à cause d'une photo qui lui faisait peur. Peur ? Non, pas peur ! Cela la dérangeait, c'est tout. Bref, elle fit rapidement le tour de la pièce, regarda dans les coins, si tout était en place et elle ressortit rapidement presque soulagée. Elle s'arrêta et tendit l'oreille, toujours rien.

Elle pourrait aller voir dans la pièce de gauche, mais elle était maintenant sûre et certaine qu'il n'y avait personne d'autre qu'elle dans le musée et comme elle avait faim elle remit ça à plus tard, poussa la porte avec écrit « entrée interdite » et pénétra dans la cuisine.

Il y faisait plus chaud que dans le reste du musée, elle alluma la lumière et posa sa veste sur une chaise. C'est alors qu'elle s'aperçut de la catastrophe. La cuisinière et le plan de travail avaient été complètement détruits, le papier peint saccagé, la vaisselle éparpillée par terre en mille morceaux et les plaques de cuissons lacérées comme du papier aluminium, et le four... **Le four !** Il n'en restait rien. L'individu malveillant qui avait commis ces actes était allé jusqu'à découper le fil de la prise électrique en petits morceaux et les répartir un peu partout sur le plan de travail. Gisèle resta d'abord muette de surprise, elle se dit ensuite que la cuisine était en parfait état à vingt heures à la fermeture du musée et que la destruction (incompréhensible !) de la cuisine avait eu lieu durant son sommeil. Alors comment se faisait-il qu'elle n'ait rien entendu ? Elle qui, en dix-sept ans de garde, de nuit comme de jour, n'avait jamais laissé passer la moindre intrusion ou dégradation, elle qui avait l'ouïe bien plus fine que la moyenne et le sommeil léger ! Et avec les caméras ? Les détecteurs de présence ! Impossible, et pourtant...

Elle sortit de la cuisine, courut à travers le hall, s'arrêta devant la porte et l'observa : rien. Pas une trace d'infraction, pas de carreau cassé, la serrure était intacte. Alors elle courut jusqu'aux toilettes, la fenêtre était intacte, les bouches d'aération en place, pas de trou au plafond. Après avoir vérifié toutes les entrées et sorties, Gisèle se prit la tête entre les mains au milieu du hall ; elle n'était pourtant pas somnambule, et donc théoriquement, personne n'était entré. Sauf... Sauf s'Il était entré pendant la journée, qu'il s'était caché quelque part, et qu'il n'était pas ressorti depuis. A cette idée, Gisèle s'immobilisa, glacée d'effroi. *Il est encore là. Il est avec moi dans ce musée. Il est là caché dans un coin. Il... Tais-toi ! C'est un vandale rien de plus, un petit voyou comme les autres, pourquoi as-tu peur ?* Pourquoi avait-elle peur ? Elle en avait vu d'autres, mais pourquoi avoir saccagé la cuisine de cette façon et pourquoi n'être pas parti ? Oui, elle avait peur, parce qu'elle ne comprenait pas ce qui se passait, et parce qu'elle était seule, la nuit, avec quelqu'un qui lui semblait dangereux, mais surtout qu'elle ne comprenait pas. Elle se sentait mal, très mal. Il aurait fallu qu'elle lève la tête, elle était en danger comme ça, immobile, mais elle n'osait pas, elle était bloquée. Elle ne comprenait pas pourquoi elle avait si peur. *C'est ridicule ! Lève la tête !* Elle leva la tête, elle ne s'était jamais rendu compte à quel point ce musée était sombre et froid. Elle tremblait de peur maintenant, elle regardait autour d'elle et rien ne bougeait, les ombres qui étaient des tableaux, des statues il y a cinq minutes étaient devenues d'énormes monstres dressés devant elle, et elle avait peur, peur à tel point qu'elle pleurait presque, ça faisait dix-sept ans qu'elle passait ses nuits ici, elle n'avait jamais eu peur du noir, même

enfant, mais cette fois, cette nuit, il lui semblait presque que la mort lui soufflait dans le cou.

Et là, alors que la porte de la cuisine saccagée était encore ouverte, alors que Gisèle tremblante et immobile au milieu du hall commençait juste à se rassurer, à se dire qu'elle allait sortir et appeler la police, qu'il était peut-être parti après tout, à ce moment précis Gisèle entendit, un, puis deux, puis trois pas lents retentir derrière elle sur le carrelage du musée. Elle arrêta de respirer. Les pas venaient de la salle des photographies. C'était trois pas discrets, d'un pied qui se posait par terre avec précaution, le pied de quelqu'un qui ne veut pas qu'on l'entende, mais dans ces grandes pièces vides et silencieuses, ces trois pas résonnèrent comme des coups de canon. *Ce n'est pas vrai, j'ai mal entendu, c'est le bruit de quelque chose dehors qui est tombé, je suis seule ici, il n'y a personne.* Elle pensait ainsi, tétanisée, lorsqu'elle entendit de nouveau trois pas un peu plus proches, les mêmes qui avaient résonné juste avant et elle sut qu'il ne pouvait s'agir que d'un humain, que de quelqu'un qui s'avancait vers elle, dans cet endroit si grand et si terriblement noir. Et elle entendait maintenant les pas se rapprocher, elle entendait le souffle de celui qui marchait, elle le sentait presque murmurer tout doucement dans son oreille *Je te tiens Gisèle*, alors elle fut prise d'une immense terreur et elle se retourna en hurlant.

Pendant un quart de seconde, elle crut voir le vieil homme gris de la photographie se pencher vers elle avec son vieux sourire grimaçant et ses yeux complètement vides. Puis elle ne vit plus rien.

Quand elle se réveilla, elle eut chaud et faim. Elle était dans un lit d'hôpital. Elle apprit plus tard qu'on l'avait retrouvée le lendemain, allongée au sol toute raide, les mains fermement agrippées au visage. Elle mit du temps avant de se remettre, le temps que toute cette nuit ne devienne qu'un simple malaise associé à un cauchemar dont elle ne se rappelait pas grand-chose, le temps qu'elle oublie les grandes cicatrices qui lui marbraient maintenant les joues. Mais elle réussit, elle reprit même son travail. Après tout il y a juste eu vandalisme et malaise de la gardienne, ce n'était pas la mer à boire et le voyou avait probablement fait son travail juste avant la fermeture, donc tout allait bien. Mais le jour avant de reprendre, Gisèle demanda à son chef si elle pouvait faire la garde de nuit avec d'autres agents à présent. Son patron lui demandant franchement pourquoi, Gisèle répondit gênée et après un instant d'hésitation « J'ai peur du noir » Un instant de silence étonné puis le patron dit que pas de problème, que Phillippe et Bertrand pourront être avec elle si elle voulait, et il demanda si à trois ça allait. Gisèle, immensément soulagée, se souvint rapidement de cette nuit où elle avait eu si peur et elle dit « Oui, à trois c'est mieux ».

Valérie Steiner

TOUTE UNE VIE AVEC DIDIER

Gisèle était pourtant bien sûre d'avoir entendu quelque chose. Pourvu que ce ne soit pas Didier ! Elle se précipita vers la fenêtre de la cuisine, jeta un regard à l'extérieur. La rue était déserte. Pétrifiée, à côté de la gazinière, elle respirait à peine, sa paupière droite sautait. Elle ferma les yeux, se concentra sur les bruits dehors. Ses mains tremblaient. Ne pas rester là, à ne rien faire ! Elle attrapa un couteau, barda le rôti. Le couteau glissa, lui échappa. Elle se pencha, se releva, se cogna à la porte ouverte du four, pestant contre sa maladresse. Une main sur le front pour essayer de contenir la bosse qui poussait déjà, elle pensa « et une de plus, manquait plus que ça ! » Elle frissonna, le froid sans doute, à moins que ... Elle serra son gilet sur sa poitrine. Le bruit était dans ses oreilles à présent, des acouphènes qui l'empêchaient de réfléchir. Elle essaya de se concentrer, de l'ail, du thym, mais au sifflement se superposa le bruit de son cœur qui lui emplissait la tête. Maudit four ! Sonnée, elle était complètement sonnée, pourtant du coin de l'œil elle remarqua la pendule qui passait de 16H29 à 16H30. Une heure, Didier rentrerait dans une heure.

Comme dans un rêve au ralenti, elle plaça le rôti dans le réfrigérateur, en referma la porte et se lava les mains, inspira, expira, puis avec lenteur elle sortit le papier de sa poche droite et la coupure de journal de la gauche. Le tremblement de ses mains avait repris. Les deux morceaux de papier l'un contre l'autre, elle les compara une fois, deux fois, vingt fois. Aucune erreur, elle était la gagnante du grand loto de la Saint-Valentin. La tête lui tournait, le coup sans doute. Elle tira une chaise et s'écroula. Voilà, c'était le coup de pouce qui lui manquait. Voilà le ticket vers un nouveau départ. Didier ne devait rien savoir. Pas question qu'il en ait un centime, de cette cagnotte. Lui qui se moquait sans cesse de sa manie de jouer semaine après semaine. Lui qui rentrait de plus en plus tard, de plus en plus saouls et faisait de plus en plus mal. Un coup de sonnette bref retentit, d'un bond elle se retrouva au milieu de la cuisine et si ... si Didier rentrait plus tôt ? Elle savait qu'il avait l'habitude de fouiller ses poches, jaloux maladivement. Ses yeux scrutèrent la pièce à la recherche d'une cachette pour le ticket. « Allez ! Allez ! Où n'irait-il jamais le chercher ? » *Le four !* Vite, elle coinça les précieux papiers entre les deux plaques et referma la porte. Elle

inspira, expira doucement, passa les mains sur sa jupe pour être présentable et alla ouvrir. Fabienne, sa voisine, se tenait devant elle avec une assiette de biscuits. « Ils sont tout frais, je me suis dit que ça faisait longtemps qu'on n'avait pas papoté, et puis succomber à la gourmandise à deux, c'est mieux non ? »

Passant devant Gisèle, elle fila droit à la cuisine, prit une chaise et lança :

- Tu me fais un café ?

- Didier va bientôt rentrer, tenta Gisèle.

- Aucun problème, je serai partie dans 20 minutes, juste le temps de savourer un ou deux gâteaux. Mais qu'est-ce qui t'est encore arrivé, ma pauvre Gisèle ? Ton front !

- Oh ! Ça ! Le four, rien, il était ouvert tu sais...

- Non je ne sais pas, chaque fois que je passe tu as un nouveau bleu, là c'est le four, le mois dernier l'étagère, il y a eu la chute dans l'escalier... Tu as peut-être un problème d'oreille interne, ça joue sur l'équilibre : j'ai entendu aux infos que...

Le café, le sucre et le lait posés devant elles, Gisèle fut mise au courant des dernières informations et des derniers potins. Mais devant son mutisme, Fabienne s'inquiéta : « Ça va ? Tu as l'air ailleurs. » La sonnerie du téléphone sortit Gisèle de sa torpeur : « Oui. Ah ! Bien, oui j'arrive, j'arrive tout de suite ».

- Didier est au poste. Il s'est battu avec le mari de sa secrétaire. Je dois aller le chercher.

- Ah mon Dieu, Gisèle, quelle journée ! Vas-y file, je finis mon café, je claque la porte et je reviendrai fermer tout à l'heure avec le jeu de clés de secours que j'ai à la maison.

Gisèle soutenait Didier comme elle pouvait, celui-ci aviné pesait lourd. Elle sortit les clés de sa poche, mais la porte n'était pas fermée. Poussant le battant avec son pied, elle entra. Une bonne odeur lui chatouilla les narines. Il était tard et elle avait faim. Didier alla s'affaler sur le canapé en geignant. Gisèle fit un pas dans la cuisine où Fabienne finissait de mettre la table. « En rangeant le lait, j'ai vu le rôti que tu gardais au frigo. Je me suis dit qu'un bon petit repas vous remonterait le moral. Encore 10 minutes au four et tout sera prêt. » Devant les larmes de Gisèle, Fabienne s'approcha et tout en l'enlaçant lui tapota l'épaule : « Allez, allez ! Tout va bien se passer maintenant, c'est fini. Demain, il fera jour. Après toutes ces émotions, faut pas rester tout seul. Ce soir, on va manger ensemble un bon petit repas. *A trois, c'est mieux.* »